

# Émotions mondiales, internationales et transnationales, 1822-1932

**Robert Frank**

DANS **MONDE(S)** 2012/1 N° 1 , PAGES 47 À 70  
ÉDITIONS **ARMAND COLIN**

ISSN 2261-6268

ISBN 9782200927905

DOI 10.3917/mond.121.0047

Date de mise en ligne : 22/03/2013

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-mondes1-2012-1-page-47?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# Émotions mondiales, internationales et transnationales, 1822-1932

Robert Frank

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne  
CNRS-IRICE UMR 8138

## Résumé

### *Émotions mondiales, internationales et transnationales, 1822-1932*

« L'émotion en politique » est une thématique stimulante lancée par le livre de Philippe Braud en 1996. Dans le présent article, nous nous intéressons au poids des « émotions » dans les relations internationales, les « émotions » *stricto sensu*, et au pluriel, à la fois dans leur pluralité et dans la singularité de chacune. Depuis celle qui s'est emparée de la génération romantique pendant la guerre d'indépendance de la Grèce jusqu'à celle qui a été provoquée par la destruction des tours de New York le 11 septembre 2001, les émotions modifient-elles, façonnent-elles les rapports entre les États, entre les peuples et les sociétés ? Sur quels jeux d'échelle se déploient les émotions collectives (local, national, région du monde, mondial) ?

Ce survol des émotions collectives sur une assez longue période – nous nous limitons ici au XIX<sup>e</sup> siècle et au premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle – et cette réflexion sur leur mode de circulation à travers les frontières, servent à ouvrir un débat sur le concept même de « transnational », en particulier sur les différences à établir avec la notion d'« international ».

**Mots-clés :** Émotions – Circulation – International – Transnational – Mondialisation.

## Abstract

### *World-wide, international and transnational emotions, 1822 – 1932*

*Philippe Braud's book entitled « Emotions in Politics » launched a stimulating set of themes in 1996. In the current paper, we shall study, in the strictest sense of the word, the weight of “emotions” in international relations, of emotions in the plural, both with regard to their plurality and the singularity of each of them. From the moment when emotion seized the romantic generation during the Greek War of Independence down to 9/11 and the emotion raised by the destruction of the WTC Towers in New York, do emotions alter, do they shape the relations between States, peoples and societies? On what manner of scale do collective emotions spread forth? (Are they active on a local or national level, in one part of the world or on a global scale?).*

*The present review of collective emotions over a rather long time span – as we circumscribe our study to the XIX<sup>th</sup> and the first third of the XX<sup>th</sup> century – and these reflections on the ways whereby they circulate across borders, are of use in opening a debate on the very concept of “transnational”, with a specific view to establishing the distinctions to be made with the notion of “international”.*

**Keywords:** Emotions – Circulation – International – Transnational – Globalization.

« Je ne viens pas faire ici le procès d'une religion qui a sa grandeur, l'islam, ni d'une race qui a ses qualités nobles, la race turque. Je voudrais faire le procès de l'odieux système de gouvernement qui sévit en Turquie et qui aboutit aujourd'hui à l'assassinat de tout un peuple. Oui, l'extermination préméditée, méthodique, persévérante d'une race d'hommes, les Arméniens, voilà le spectacle que l'Orient nous présente depuis deux ans et demi. Jamais, dans ces pays, l'humanité, la civilisation, le christianisme n'ont subi pareille injure, et la France commence seulement à s'en douter, à s'émouvoir »<sup>1</sup>.

**N**on, l'indignation n'est pas une émotion neuve en Europe ! Voilà comment déjà, en 1897, l'historien Albert Vandal s'indignait devant le massacre des Arméniens commencé en 1895 – il parlait même d'extermination – au cours d'une conférence prononcée devant la Société de géographie. Il entendait faire savoir les faits, susciter l'émotion, mobiliser l'opinion internationale afin de pousser les gouvernements européens à contraindre le sultan, par la diplomatie, la menace ou l'utilisation de la force, à cesser la tuerie et à entreprendre les réformes nécessaires en Arménie.

Sur des sujets de type différent, Stéphane Hessel a voulu réactiver récemment le

<sup>1</sup> Albert Vandal, *Les Arméniens et la réforme de la Turquie*, Paris, Librairie Plon, 1897. Cet ouvrage reproduit la conférence faite par l'auteur, de l'Académie française, dans la salle de la Société de géographie, le 2 février 1897, sous la présidence de M. le comte de Mun, député.

devoir d'indignation par son petit livre publié sous forme de manifeste : *Indignez-vous !*<sup>2</sup> et l'émotion a traversé les frontières, comme l'atteste la diffusion du mouvement des « indignés » dans de nombreux pays. Mais cette capacité de réaction émotionnelle collective et internationale existe depuis longtemps – nous parlerons d'exemples encore plus anciens que celui de 1897, présenté par Albert Vandal et il est important que les historiens étudient ces phénomènes dans leur variété. Les politologues ont ouvert le chemin. Le livre pionnier de Philippe Braud, *L'émotion en politique*<sup>3</sup> (1996) montre que tout n'est pas rationnel dans la vie de la cité, tant dans les choix des citoyens que dans les actions des gens de pouvoir, et il souligne la nécessité de mesurer le poids des affects et des passions dans les affaires publiques. L'ouvrage stimulant de Dominique Moïsi, *La géopolitique de l'émotion*<sup>4</sup> (2008), traite de la dimension internationale du sujet et tente de dresser une carte mondiale de ces manifestations affectives qui, à bien des égards, donnent un sens aux relations internationales. En

<sup>2</sup> Stéphane Hessel, *Indignez-vous !*, Paris, Indigène éditions, 2010.

<sup>3</sup> Philippe Braud, *L'émotion en politique : problèmes d'analyse*, Paris, Presses de Sciences Po, 1996.

<sup>4</sup> Dominique Moïsi, *La géopolitique de l'émotion : comment les cultures de peur, d'humiliation et d'espoir façonnent le monde*, Paris, Flammarion, 2008.

les replaçant dans le contexte de la mondialisation actuelle, l'auteur en vient à évoquer un « *clash* des émotions », notion qu'il préfère à celle de « choc des civilisations », proposée par Samuel Huntington. Il repère trois émotions dominantes, chacune caractérisant une aire géographique : « la peur » en Occident, « l'humiliation » dans le monde arabo-musulman et « l'espoir » en Asie orientale. Dominique Moïsi traite donc de « l'émotion » au sens large du terme, incluant des états affectifs durables, de véritables « sentiments », voire des « cultures » imprégnées de lourdes charges émotionnelles. Les titres des trois chapitres centraux de son livre marquent d'ailleurs ce glissement d'un vocable à l'autre : la culture d'espoir, la culture d'humiliation, la culture de peur.

Dans le présent article, nous nous intéressons aux « émotions » *stricto sensu* et au pluriel, à la fois dans leur pluralité et dans la singularité de chacune. Il s'agit d'esquisser une réflexion sur ces bouleversements affectifs plutôt violents, ponctuels, de durée relativement courte, provoqués par un événement déclencheur. Celui-ci, combiné à d'autres facteurs, peut être la faim ou la disette comme c'était le cas pour de nombreuses « émotions populaires » d'Ancien Régime. Ces poussées émotionnelles (colère, indignation, peur, tristesse, dégoût,

mais aussi bonne surprise, joie, brusque besoin de communion) peuvent évidemment être signes ou facteurs d'affects plus durables, comme les « sentiments » dont certains ont les mêmes noms : peur, humiliation, espoir, désespoir, amour, solidarité, haine, etc. L'important ici est d'examiner le processus de contagion à travers les frontières, les mécanismes d'internationalisation ou de transnationalisation de chacun de ces accès de fièvre. Et ce, dans une perspective historique longue qui permet de faire des comparaisons entre ces émotions collectives qui se succèdent dans le temps, qu'elles soient déclenchées par des tragédies ou des événements à résonance négative qui mettent la mort ou le risque de mort – celle des siens ou celle des autres – à l'ordre du jour, ou qu'elles soient liées à des événements plutôt positifs : concerts musicaux, rencontres sportives, exploits humains, chute d'une dictature, chute du mur de Berlin. Plusieurs problématiques intéressent l'historien des relations internationales<sup>5</sup>. Les émotions modifient-elles, façonnent-elles ces dernières ? Ou ne sont-elles qu'un révélateur, ne font-elles qu'émettre des signaux ? Ont-elles

<sup>5</sup> Voir déjà les questionnements de Frank Costigliola : "I had come as a Friend: Emotion, Culture, and Ambiguity in the Formation of the Cold War, 1943-1945", *Cold War History*, n° 1, August 2000; "After Roosevelt's Death: Dangerous Emotions, Divide Discourses and the Abandoned Alliance", *Diplomatic History*, vol. 34, n° 1, January 2010.

spontanément un poids sur la vie du monde ou doivent-elles être instrumentalisées par des individus ou les pouvoirs politiques pour en avoir un ? Sur quels jeux d'échelle se déploient les émotions collectives (local, national, région du monde, mondial) ? De ce point de vue, la thématique des « violences de guerre », si présente dans l'historiographie depuis de nombreuses années, doit être revisitée : les chocs émotionnels qu'elles provoquent, instantanés ou différés dans le temps, doivent être vus, non plus sous le seul angle de l'histoire culturelle ou de l'anthropologie historique, mais aussi de l'histoire politique.

Nous n'avons pas ici toutes les réponses à ces questions. Ce modeste article a seulement pour objectif d'ouvrir des pistes de recherche. Ce survol des émotions collectives sur une longue période – du XIX<sup>e</sup> siècle au début des années 1930 – et cette réflexion sur leur mode de circulation à travers les frontières servent aussi, dans ce numéro de la revue *Monde(s)* consacré au « débat transnational », à ouvrir un débat sur la notion même de « transnational », sur les différences à établir avec celle d'« international », et ce, dans le contexte historique des deux premières mondialisations que distinguent aujourd'hui les historiens, celle des années 1870-1914, puis celle des

années 1920, en y incluant le demi-siècle qui précède ce double processus.

## Les émotions nationales, internationales et coloniales du XIX<sup>e</sup> siècle

Les émotions collectives, quand elles surgissent, submergent un territoire plus ou moins étendu à une vitesse plus ou moins grande. Déclenchées par un événement ou une combinaison de phénomènes, elles jouent à leur tour un rôle déclencheur. Leur degré de « politisation » varie selon les situations. Si les « émotions populaires », déjà mentionnées, provoquées par la disette, se transforment en simples révoltes, celles de 1789 conduisent plus loin : à une révolution qui, elle-même, par ces « fêtes », crée de nouvelles formes de communion et d'émotions politiques<sup>6</sup>. On peut toujours regretter l'empire des émotions en politique et préférer le règne de la rationalité. Pour Platon, ces émotions

<sup>6</sup> Mona Ozouf, *La fête révolutionnaire, 1789-1799*, Paris, Gallimard, 1976. Voir aussi les publications de Sophie Wahnich : *Les Émotions, la Révolution française et le présent. Exercices pratiques de conscience historique*, Paris, CNRS Éditions, 2009 ; « Désordre social et émotions publiques pendant la période révolutionnaire », *Raisons pratiques*, janvier 2004 ; « Bribes d'émotions (populaires) », *Lignes*, mai 1999, p. 161-188 ; « De l'émotion souveraine à l'acte de discours souverain, la patrie en danger », *Mélanges offerts à Michel Vovelle*, Paris, Société des études robespierristes, mai 1997.

perturbent la raison et s'y opposent ; pour Kant, elles sont des maladies de l'âme. Mais pour Sartre, elles sont « un mode d'existence de la conscience », un mode d'entrée au monde et peut-être un levier pour le changer<sup>7</sup>. Sans doute, en traversant des frontières, en devenant internationalement contagieuses, les émotions collectives décuplent cette conscience du « monde », au sens philosophique et au sens géographique du terme.

Ces phénomènes d'internationalisation des émotions ne commencent pas avec le xx<sup>e</sup> siècle et le xix<sup>e</sup> siècle est un bon laboratoire d'études pour esquisser les distinctions nécessaires.

Il y a d'abord les émotions qui trouvent leur origine dans les tensions internationales, souvent bilatérales, mais dont le vécu reste fondamentalement national : les crises parallèles de francophobie et de germanophobie pendant la crise d'Orient de 1840 ou les crises marocaines de 1905 et de 1911 ; la vague de francophobie et d'anglophobie des deux côtés de la Manche pendant la crise de Fachoda de 1898.

À l'inverse, il existe des émotions nationales qui deviennent internationales par contagion, parce que, de part et d'autre des

frontières, les populations éprouvent les mêmes causes de colère et que le soulèvement de l'une d'entre elles sonne comme un exemple pour les autres : ainsi, la révolution de février 1848 à Paris inaugure le « printemps des peuples » dans toute l'Europe. L'émotion affecte plusieurs groupes nationaux, suscite dans chacun d'entre eux des processus d'identification avec les « autres » – condition de l'effet de contagion –, mais le processus reste limité, dans la mesure où l'émotion demeure essentiellement nationale dans chacun des espaces traversés. D'ailleurs, l'identification n'a pas la capacité d'aller jusqu'à la solidarité : les peuples insurgés n'ont pas les moyens d'intervention dont disposent les États pour se sauver les uns les autres ; en 1849, la République française, il est vrai dirigée par Louis-Napoléon Bonaparte, abat militairement la République romaine et restaure le pouvoir absolu du pape, tandis que l'Autriche des Habsbourg reçoit l'aide de la Russie des Romanov pour vaincre au sein de son empire la révolte hongroise.

En troisième lieu, il y a les émotions coloniales ou impériales, non point celles qui renvoient aux rivalités impérialistes, comme Fachoda ou les crises marocaines, mais celles qui sont déclenchées par le meurtre d'Européens dans les colonies ou les zones d'influence de type semi-colonial.

<sup>7</sup> Jean-Paul Sartre, *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Hermann, 1938.

L'indignation est unilatérale : elle s'exprime contre les colonisés ou les dominés qui tuent les colonisateurs ou les occupants, et il y a silence ou quasi-silence lorsque la mort est infligée par les conquérants européens. Cette colère vise aussi les gouvernements qui sont accusés de ne pas avoir mis tout en œuvre pour éviter le drame. Ainsi, la mort du général Gordon en 1885 suscite une émotion nationale, nationaliste en Grande-Bretagne, impériale dans tout l'Empire de Sa Majesté. Lors de la conquête du Soudan, l'armée britannique et son chef sont assiégés par les mahdistes à Khartoum. Le Premier ministre de l'époque, le vieux Gladstone, peu enclin, voire hostile à l'expansion coloniale, a envoyé une aide jugée insuffisante et, lorsque la place tombe en janvier et que le général est tué, la presse s'en prend vivement au GOM (*Great Old Man*), changeant cet acronyme populaire en MOG (*Murderer of Gordon*), et le pousse à la démission en juin<sup>8</sup>. Nous reviendrons sur le cas intéressant de Gladstone et de sa relation particulière avec les émotions collectives. En tout cas, celles-ci peuvent être instrumentalisées pour favoriser la « mission civilisatrice » de « l'homme blanc » et rendre populaire, grâce à la presse qui se transforme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en

média de masse, l'expansion européenne. L'unilatéralisme de l'information et de l'émotion se trouve aussi au moment de la révolte des Boxers en 1900. Leurs violences à l'encontre des chrétiens suscitent partout en Europe et en Amérique une indignation qui sert à légitimer l'intervention d'une armée de huit nations (six pays européens, les États-Unis et le Japon) : l'action commence, le 20 juin, lorsque les insurgés assiègent des légations étrangères dans la capitale chinoise. Le 14 août, à l'issue des « 55 jours de Pékin », les révoltés, vaincus, sont à leur tour victimes d'exactions qui sont loin de provoquer une émotion mondiale<sup>9</sup>. Que l'émotion coloniale soit unilatérale, la preuve *a contrario* en est donnée par l'absence ou la quasi-absence de choc émotionnel lors du massacre des Hereros en 1904 par l'armée allemande dans le Sud-Ouest africain. Ce drame est considéré par certains comme le premier génocide du XX<sup>e</sup> siècle, car le général Lothar von Trotha, chargé de la répression de la révolte de cette population, rédige un ordre d'extermination (*Vernichtungsbefehl*) qui est appliqué avec une tragique efficacité. La presse ne décrit pas l'événement dans toute son horreur et l'émotion suscitée reste faible,

<sup>8</sup> Henry C. Matthew, *Gladstone 1809-1898* (Oxford: Clarendon Press, 1996).

<sup>9</sup> Isabel V. Hull, *Absolute Destruction: Military Culture and the Practices of War in Imperial Germany* (Ithaca: Cornell University Press, 2004).

suffisante cependant pour que les autorités du Reich relèvent discrètement le général von Trotha de son commandement en 1905<sup>10</sup>.

Il est un quatrième type d'émotions internationales, celles qui suscitent une identification assez forte avec les « autres » pour que les identités nationales, sans se dissoudre, soient authentiquement transcendées. À l'évidence, ce qui, à l'époque, émeut le plus intensément et le plus fréquemment l'Occident est le meurtre de chrétiens dans l'Empire ottoman. Comme les émotions coloniales, elles ont un caractère unilatéral (on ne voit les crimes que d'un côté, pas de l'autre), mais leur caractère transnational – transeuropéen ou transoccidental – est suffisamment intéressant pour que l'on s'attarde un peu sur leurs cas.

## Un siècle d'émotions transnationales à propos des « atrocités » ottomanes, 1820-1916

Nous avons commencé le présent article en signalant l'indignation d'Albert Vandal face au massacre des Arméniens en 1895-1897. Mais, il convient de remonter plus haut dans le temps. Dans le présent numéro, l'article d'Hervé Mazurel rappelle la longue onde

de choc provoquée en Europe et en même en Amérique du Nord par les nombreux événements dramatiques de la guerre d'indépendance grecque de 1821-1830. Cet exemple montre qu'à la base de ce système d'émotions, le processus d'identification avec les victimes s'opère non seulement parce qu'elles sont victimes, mais parce qu'on trouve en elles un reflet de soi : identification avec les chrétiens contre les Turcs musulmans, réappropriation des héritages de la Grèce antique, dans le contexte du philhellénisme culturel : « Nous sommes tous des Grecs », écrit et s'écrie le poète anglais Shelley en 1822.

“The apathy of the rulers of the civilised world to the astonishing circumstance of the descendants of that nation to which they owe their civilisation, rising as it were from the ashes of their ruin, is something perfectly inexplicable to a mere spectator of the shows of this mortal scene. *We are all Greeks*. Our laws, our literature, our religion, our arts have their root in Greece”<sup>11</sup>.

On sait le degré d'« engagement » des autres poètes et artistes de l'époque, de Lord Byron à Victor Hugo et à Eugène Delacroix : leur romantisme, qui consistait à mettre l'émotion au centre de leur art, les poussait désormais à la placer aussi au cœur de la politique. Mais le mouvement dépasse les élites, et les prêches des curés servent de

<sup>10</sup> *Id.*

<sup>11</sup> Percy Bysshe Shelley, “Preface”, *Hellas. A lyrical Drama*, (London: Charles and James Ollier Vere Street, 1822).

vecteurs efficaces à la propagation de cette émotion populaire dans toute l'Europe. Il n'est question que des massacres perpétrés par les Turcs et les atrocités commises par les Grecs sont passées sous silence, parce que, impensables, elles sont jugées impossibles. Le mouvement a été productif, puisque les grandes puissances sont intervenues militairement et diplomatiquement, favorisant l'indépendance de la Grèce en 1830, un petit État hellénique, il est vrai, très loin de rassembler tous les Grecs. Ce n'était pas acquis d'avance. L'intervention était facile pour l'Angleterre libérale, mais non pour les pays de la Sainte-Alliance dont la vocation était d'aider à mater les insurgés partout en Europe et de sauver l'ordre des monarchies. Ainsi, les Bourbons de France ont volé au secours des Bourbons d'Espagne pour vaincre les révolutionnaires à la bataille du Trocadéro en 1823 et rétablir l'autorité du roi Ferdinand VII. Dans le cas de l'insurrection grecque, la force de l'émotion internationale qui l'a accompagnée a obligé ces États contre-révolutionnaires à tenir compte non plus du principe de l'ordre établi, mais des valeurs religieuses dont ils se réclamaient également pour sauver les chrétiens contre le grand méchant Turc. Dans sa conférence de 1897, Albert Vandal rappelle comment l'émotion collective a eu raison des bonnes

raisons du gouvernement de Louis XVIII à ne pas intervenir :

« M. de Villèle, qui était à la tête des affaires, homme de paix et de finances, ne comprenait rien à ce généreux enthousiasme, et quand on lui parlait de la Grèce, mère de la civilisation, il répondait par cette phrase, perle de style administratif : "La Grèce, mais quel intérêt peut-on bien prendre à cette localité ?" (Rires.) Ce fut le mouvement de l'opinion dirigée par des hommes illustres de tous les partis, entraînée par les écrivains et les poètes, qui força la main au gouvernement et le fit s'associer avec l'Angleterre et la Russie pour l'œuvre émancipatrice »<sup>12</sup>

Une quarantaine d'années plus tard, en 1860, Napoléon III envoie un corps expéditionnaire au Liban pour mettre fin aux massacres des chrétiens. Cette « intervention d'humanité » – c'est l'expression de l'époque – ou « humanitaire », comme nous dirions aujourd'hui, n'est pas la première du genre<sup>13</sup>, mais elle est celle qui illustre le mieux à l'époque l'application de ce que l'on appelle de nos jours le « droit d'ingérence », une pratique qui n'est donc pas si nouvelle. Les arrière-pensées de politique extérieure ont compté : il s'agissait

<sup>12</sup> Albert Vandal, *Les Arméniens et la réforme de la Turquie*, op. cit. Sur l'attitude de Villèle face à la guerre d'indépendance de la Grèce, voir Francis Démier, *La France de la Restauration (1814-1830). L'impossible retour du passé*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 2012, p. 769-775.

<sup>13</sup> Patrick Louvier, « La marine française et la sécurité des chrétiens du Levant au XIX<sup>e</sup> siècle (1815-1878) », *Chronique d'histoire maritime*, n° 57-58, décembre 2004-mars 2005, p. 25-42.

d'accroître l'influence française au Levant face à la Grande-Bretagne. De même, celles de politique intérieure : il fallait donner une compensation aux milieux catholiques mécontents de l'aide militaire donnée par la France au Piémont-Sardaigne pour une unité italienne qui risquait de léser les intérêts du pape. L'émotion collective a joué son rôle aussi<sup>14</sup>. Là encore, le recours au témoignage d'Albert Vandal est utile. Toujours dans cette même conférence de 1897, il évoque avec grandiloquence son souvenir d'enfant de l'onde de choc des événements de 1860, en espérant – en vain – que le même élan aura le même effet salvateur :

« En 1860, lors des massacres du Liban, j'étais tout jeune, un enfant. Un dimanche, j'assistais à la Messe dans une église de village, aux environs de Paris ; au prône, le prêtre se mit à parler de ceux qu'on égorgeait là-bas, de ces humbles, de ces pauvres gens, des secours qu'il fallait leur donner. À mesure qu'il parlait, je voyais une émotion commune se peindre sur tous les visages ; visages de citadins en villégiature et visages de paysans, visages délicats de femmes, visages hâlés par la vie et le labeur au grand air, tous se mouillaient de larmes ; une même étreinte d'indignation oppressait les poitrines, et, dans mon âme d'enfant, j'avais l'impression d'assister à quelque chose de nouveau et de grand ; sur toute cette foule, je sentais passer, déchaîné par les paroles dites au nom du Christ, le grand souffle de la

solidarité humaine. (Applaudissements). Qu'il se lève à nouveau parmi nous, ce souffle vivifiant ! Qu'il nous anime, qu'il se répande au delà de nos frontières, se propageant avec l'ardeur communicative de notre race, et la France, en poussant l'Europe dans les voies d'une intervention sage et modérée dans son but, hardie dans ses moyens, aura fait preuve de cœur, de noblesse d'âme et de vitalité. (Longue salve d'applaudissements) »<sup>15</sup>.

Le vrai tournant vient avec une émotion nettement plus internationalisée, celle qui est suscitée par « les horreurs bulgares » de 1876<sup>16</sup>. On change de période en entrant dans celle de la première mondialisation, avec toute une série de nouvelles règles et pratiques, en matière de circulation internationale des produits, des capitaux, des idées et des cultures. Le vecteur n'est plus seulement le bouche à oreille ou les prêches des curés, mais la presse qui commence à devenir un média de masse, avec une circulation plus rapide et mondiale de l'information. En avril, une insurrection éclate dans la Bulgarie ottomane et les troupes irrégulières envoyées par le sultan pour la réprimer, les célèbres bachi-bouzouks, se

<sup>14</sup> Dzovinar Kévonian, *Réfugiés et diplomatie humanitaire. Les acteurs européens et la scène proche-orientale pendant l'entre-deux-guerres*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2004, p. 274 sq.

<sup>15</sup> Albert Vandal, *Les Arméniens et la réforme de la Turquie*, op. cit.

<sup>16</sup> Voir l'article très suggestif de Jean-Noël Jeanneney, « Massacres et ingérence : les horreurs bulgares », *L'Histoire*, n° 235, septembre 1999, p. 16-18 ; voir aussi Svetla Moussakova, *Le miroir identitaire. Histoire de la construction culturelle de l'Europe : transferts et politiques culturels en Bulgarie ?* Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2007, p. 20.

livrent pendant plusieurs semaines à des massacres qui font entre douze et quinze mille morts. *L'illustration* publie, en juillet 1876, un dessin représentant un soldat turc posant fièrement à côté de trois têtes d'insurgés bulgares fichées sur des bâtons eux-mêmes plantés au sol.



© *L'illustration* (<http://www.lillustration.com/>), juillet 1876.

Les reportages du journaliste américain Januarius MacGahan paraissent à la une du quotidien britannique libéral *The Daily News* en juillet et en août. Particulièrement cru est celui qui décrit les cadavres brûlés d'hommes, de femmes et d'enfants dans le village de Batak. Traduits dans d'autres journaux, ils provoquent l'indignation

générale dans toute l'Europe – en Russie en particulier – ainsi qu'en Amérique. Le Premier ministre britannique conservateur Benjamin Disraeli, animé par un « réalisme » classique qui le pousse à soutenir l'intégrité de l'empire ottoman et à vouloir contrer toute avancée russe dans la région des Détroits, tente de minimiser ces massacres perpétrés par les Turcs. Il suggère même que la barbarie est aussi du côté des Bulgares, mais une nouvelle salve d'articles de MacGahan vient le contredire. Écrivains, artistes, hommes politiques se mobilisent partout pour amplifier l'émotion et toucher l'opinion, d'autant que la fièvre atteint tous les Balkans et que la Serbie, autonome, entre en guerre contre l'Empire ottoman en juin. Comme elle subit très vite des revers et qu'elle est menacée d'invasion, Victor Hugo écrit le 29 août 1876 un texte, « Pour la Serbie », où il décrit des atrocités qu'il situe par erreur dans un village qu'il nomme « Balak », confondant probablement avec la bourgade bulgare de Batak. Surtout, il constate l'aveuglement des gouvernements et des diplomaties traditionnelles qui contraste avec la « mondialisation » de l'émotion populaire, phénomène dont il a conscience et auquel il contribue lui-même, mais sans avoir à sa disposition le mot pour le dire : « [...] On assassine un peuple. Où ? En Europe. Ce fait a-t-il des

témoins ? Un témoin : le monde entier. Les gouvernements le voient-ils ? Non. [...] La civilisation est dans les peuples, la barbarie est dans les gouvernants »<sup>17</sup>.

En même temps, il confirme son engagement européen que son célèbre discours d'août 1849 avait exprimé avec tant d'émotion et réclame une intervention de l'Europe unie : « Ce qui se passe en Serbie, démontre la nécessité des États-Unis d'Europe. Qu'aux gouvernements désunis succèdent les peuples unis. Finissons-en avec les empires meurtriers. [...] La République d'Europe, la Fédération continentale, il n'y a pas d'autre réalité politique que celle-là »<sup>18</sup>.

Fiodor Dostoïevski s'engage aussi du côté des victimes, dans un esprit différent. Slavophile, il réclame l'unité de la chrétienté orthodoxe derrière la Russie pour sauver les nations sœurs, tandis qu'Ivan Tourguéniev, tenant de l'autre courant, l'« occidentalisme », préfère que l'intervention se fasse au nom de la liberté. Charles Darwin, Oscar Wilde, Giuseppe Garibaldi prennent également parti et dénoncent les crimes ottomans. Puis, William Gladstone entre dans la mêlée et donne une nouvelle

résonance politique à l'émotion nationale – au Royaume-Uni – et internationale. Cet ancien Premier ministre, libéral, qui avait perdu les élections deux ans plus tôt, avait annoncé qu'il se retirait de la vie active. Le voilà pourtant qui rédige fiévreusement en quelques jours un pamphlet, *Les horreurs bulgares*, publié le 6 septembre, qui connaît un succès fulgurant, se vendant en moins d'un mois à plus de deux cent mille exemplaires. Gladstone fait ensuite campagne dans tout le pays, avec des discours acides sur le cynisme de son rival de toujours, Disraeli, le chef du parti conservateur. Les deux hommes se livrent à un débat qui est complètement d'actualité. L'un estime que la morale est nécessaire en politique extérieure et prône que ce que l'on appellerait aujourd'hui le « devoir d'ingérence ». L'autre justifie sa politique pro-ottomane en termes géopolitiques d'équilibre européen et déclare se méfier du règne des émotions et de la versatilité de l'opinion. Gladstone réplique par un éloge de la passion quand elle est au service du bien : « Des buts bons peuvent être rarement atteints en politique sans la passion ; et voici, pour la première fois depuis des années, une passion vertueuse »<sup>19</sup>.

<sup>17</sup> Victor Hugo, « Pour la Serbie », 29 août 1876, in Pascal Ory (textes réunis par), *L'Europe ? L'Europe. Saint-Simon, Moses Hess, Victor Hugo...*, Paris, Éditions Omnibus, 1998, p. 204-206.

<sup>18</sup> *Id.*

<sup>19</sup> Lettre de Gladstone à Lord Granville, citée par Jean-Noël Jeanneney, « Massacres et ingérence : les horreurs bulgares », *op. cit.*, p. 18.

De fait, l'émotion retombe en Grande-Bretagne, mais non en Russie, où Alexandre II réussit à l'instrumentaliser au profit d'une politique d'expansion fondée sur le panslavisme : il intervient militairement en 1877-1878, parvient à vaincre les Turcs et à leur imposer un grand État bulgare, ainsi que l'indépendance complète de la Serbie, du Monténégro et de la Roumanie. Mais les puissances européennes, inquiètes de cette nouvelle toute-puissance russe dans la région, infligent un camouflet au tsar lors du Congrès de Berlin convoqué par Bismarck en juin-juillet 1878 en obtenant que certains termes du traité russo-turc soient reconsidérés. Le territoire de la Bulgarie est nettement restreint, ce qui réduit les pertes de l'Empire ottoman, qui doit cependant concéder l'administration de la Bosnie-Herzégovine à l'Autriche-Hongrie et celle de Chypre au Royaume-Uni : Disraeli sort donc triomphant de cette affaire, puisqu'il obtient, sans coup férir, un endiguement de l'expansion russe et une compensation territoriale pour l'Empire britannique. Victoire éphémère, puisque son parti perd les élections en 1880 au profit des libéraux<sup>20</sup>. C'est la revanche de Gladstone qui redevient Premier ministre et, ironie de l'histoire, nous l'avons vu, ce dernier est à son tour victime en 1885

<sup>20</sup> Henry C. Matthew, *Gladstone 1809-1898*, op. cit.

d'une émotion collective, lors de la mort du général Gordon au Soudan.

Nul doute qu'à partir de 1876, les émotions changent de nature avec les effets de cette première mondialisation qui se manifeste par la révolution dans les moyens d'information. L'apparition de la photographie de presse qui donne à voir les corps enforce la charge émotionnelle<sup>21</sup>. Ces mutations ne donnent cependant pas automatiquement à tous les massacres une résonance aussi grande que celle des « horreurs bulgares ». Tel est le cas du massacre des Arméniens de 1895-1897. Malgré les efforts d'Albert Vandal, mais aussi d'Ernest Lavisse, de Victor Bérard, de Francis de Pressensé, de Clemenceau et de Jaurès pour faire connaître l'événement, l'émotion a du mal à se propager. Dans son discours du 3 décembre 1896, Jaurès, en dénonçant le crime d'Abdulhamid II, ainsi que la lâcheté des gouvernements, dont celui de la France<sup>22</sup>, explique cette difficulté : le « sultan rouge » a acheté le silence de la presse

<sup>21</sup> Tessa Hoffmann, Gerayer Koutcharian, "Images that Horrify and Indict: Pictorial Documents on the Persecution and Extermination of Armenians from 1877 to 1922", *Armenian Review*, vol. 45, Spring/Summer 1992, cité par Dzovinar Kévonian, « Photographie, génocide et transmission : l'exemple arménien », *Les Cahiers de la Shoah*, n° 8, 2005-1, p. 119-149.

<sup>22</sup> Jean Jaurès, *Il faut sauver les Arméniens*, édition, notes et postface de Vincent Duclert, Paris, Éditions Mille et une nuits, 2007.

européenne. De même, dans sa conférence de 1897, Albert Vandal constate que les progrès techniques de la diffusion de l'information sont inefficaces finalement, face à la mauvaise volonté ou aux campagnes de désinformation :

« Pendant ce temps, l'Europe ignorait tout ou ne voulait rien savoir. À quoi servaient donc le télégraphe, la vapeur, les moyens de communications rapides, tous les agents d'information et d'instruction ? Sauf en Angleterre et dans quelques milieux français, tous avaient été paralysés par la plus savante, par la plus formidable organisation du mensonge et du silence qui ait jamais existé ».

Avec les guerres balkaniques de 1912-1913, on assiste à des changements importants. Les massacres ont été particulièrement atroces, inaugurant, avant même la Grande Guerre, cette « brutalisation » du xx<sup>e</sup> siècle dont parle George Mosse<sup>23</sup>. Pendant ces conflits, le recours à la violence et à la terreur qui s'ensuit a été systématique pour faire fuir tel ou tel type d'habitants, pour homogénéiser ces territoires à populations mêlées. Le phénomène observé à la fin du xx<sup>e</sup> siècle au moment des guerres de Yougoslavie et appelé « purification ethnique » apparaît donc déjà à l'aube du même siècle. Pourtant, paradoxalement, ces violences n'ont pas suscité

<sup>23</sup> George L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999.

des émotions collectives aussi générales et intenses que certaines émotions antérieures ou postérieures. Il y a bien eu la mission d'enquête envoyée par la Dotation Carnegie en 1913, présidée par Paul d'Estournelles de Constant, et à laquelle participe Justin Godart pour rendre compte de ces atrocités, et qui atteste de ce processus de purification. En particulier, au moment de la création de l'Albanie, décidée par les grandes puissances, les Serbes font tout pour acquérir le Kosovo, considéré par eux comme le berceau de leur nation, bien que la population soit à majorité albanophone et musulmane. Leurs violences ont un but bien défini, qui préfigurent celles de 1998-1999 :

« Des maisons et des villages entiers sont réduits en cendres, des populations désarmées et innocentes massacrées en masse, des actes incroyables de violence, de pillage et de brutalités de toute sorte, voilà des moyens qui ont été employés par les soldats Serbo-Monténégrins, en vue de transformer complètement le caractère ethnique de régions habitées exclusivement par des Albanais »<sup>24</sup>.

Mais, ce même rapport précise que les atrocités étaient le fait de tous les belligérants

<sup>24</sup> Paul d'Estournelles de Constant, « Préface », in Justin Godart, *L'Albanie en 1921. Rapport présenté aux Directeurs de la Dotation*, Dotation Carnegie pour la Paix internationale, Paris, Centre européen de la Dotation Carnegie, 1922 ; Robert Frank, « Missions balkaniques », in Annette Wieviorka (dir.), *Justin Godart, un homme dans son siècle (1871-1956)*, Paris, CNRS Éditions, 2004.

au cours de ces guerres balkaniques : le Turc n'était plus seul méchant de la pièce, puisque les victimes de 1821-1830 et de 1876-1877 sont également capables d'atrocités : le Grec, le Bulgare et le Serbe. On comprend que ce brouillage de cartes empêche le processus d'identification avec les victimes chrétiennes qui était à la base des grandes émotions collectives internationales en Occident.

Ce type de grande émotion à base de compassion avec les chrétiens de l'Empire ottoman revient cependant en 1915-1916, pour la dernière fois, réactivé par l'immense tragédie du massacre des Arméniens, qualifié plus tard de « génocide ». Même si le terme n'apparaît qu'en 1944, sous la plume de Raphael Lemkin, et en 1948 dans une convention internationale qui le définit juridiquement, il ne faudrait surtout pas croire que « l'événement » qui commence en avril 1915 soit passé inaperçu à l'époque et que la dimension exterminatrice des actes n'ait pas été immédiatement comprise. De nombreux rapports sont envoyés par des consuls des pays neutres, américains en particulier, parlant de volonté d'extermination. Très vite, l'indignation s'exprime fortement dans la presse aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Les journaux français réagissent plus vivement qu'en 1895-1896, dans un contexte différent, celui de

la Grande Guerre, où l'ennemi principal, le « Boche » n'est évidemment pas oublié : ils insistent sur l'idée que l'Allemagne, alliée de la Turquie, est complice et responsable du crime, que les empires centraux sont du côté de la barbarie et que la guerre pour la France et la Grande-Bretagne est bien une guerre pour le droit<sup>25</sup>. Dès le 24 mai 1915, les puissances de la Triple-Entente publient une déclaration où elles dénoncent ces « crimes contre l'humanité et la civilisation » et préviennent qu'elles tiendraient pour responsables « les membres du Gouvernement ottoman qui se trouveraient impliqués dans de pareils massacres ». L'historien Arnold J. Toynbee, à la demande du gouvernement britannique, rédige un rapport sur les massacres en cours qu'il publie sous forme de livre en 1915<sup>26</sup> et qui est traduit en français par les éditions Payot en 1916. Cette enquête, fondée sur des témoignages très précis de missionnaires et de consuls en postes, décrit le caractère systématique et exterminateur du massacre, sans épargner non plus la passivité, voire la complicité allemande.

<sup>25</sup> Alexandre Avakian, « La presse franco-britannique et la violence de masse (les Arméniens) dans l'Empire ottoman (1915-1918) », mémoire de maîtrise sous la direction de Robert Frank, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2005.

<sup>26</sup> Arnold J. Toynbee, *Armenian Atrocities: The Murder of a Nation* (London: Hodder and Stoughton, 1915).

En 1916, avec l'aide de Toynbee, Lord Bryce se voit confier par le Parlement la rédaction d'un « Livre bleu » sur la question, qui paraît en 1916, traduit en français la même année. Le 9 avril, un meeting « Hommage à l'Arménie » est organisé en Sorbonne, au cours duquel Paul Deschanel, Paul Painlevé et Anatole France prennent la parole. Celui-ci décrit bien l'intensité de l'indignation à la hauteur du crime, plus atroce encore que celui de 1895-1896. L'émotion est à la fois internationale (il s'agit de l'assassinat d'un peuple qui regarde du côté des Alliés) et transnationale (il y a identification avec une victime, la « sœur d'Orient », qui partage des valeurs et une civilisation qui transcende les nations et les cadres nationaux) :

« Les Jeunes Turcs, parvenus au pouvoir, surpassèrent Abdul Hamid en férocité, dans l'organisation des massacres d'Adana. À la longue, les malheurs de ces chrétiens d'Orient lassèrent la pitié. Ils demeuraient incompréhensibles à l'Europe civilisée [...]. Le sens de son extermination échappait. Il en allait encore ainsi il y a deux ans. La grande guerre éclata. La Turquie s'y comporta comme une vassale de l'Allemagne. Et la lumière se fit soudain en France sur l'esprit de l'Arménie et les causes de son martyre. On comprit que la longue lutte inégale du Turc oppresseur et de l'Arménien était, à la bien comprendre, la lutte du despotisme, la lutte de la barbarie contre l'esprit de justice et de liberté. Et quand nous vîmes la victime du Turc tourner vers nous des yeux éteints où passait une lueur d'espérance, nous comprîmes enfin que c'était notre sœur d'Orient qui

mourait, et qui mourait parce qu'elle était notre sœur et pour le crime d'avoir partagé nos sentiments, d'avoir aimé ce que nous aimons, pensé ce que nous pensons, cru ce que nous croyons, goûté comme nous la sagesse, l'équité, la poésie, les arts. Tel fut son crime inexpiable »<sup>27</sup>.

L'émotion de 1915-1916 est sans doute la dernière des émotions « chrétiennes », des émotions transnationales occidentales en faveur des chrétiens d'Orient, victimes des Turcs. La chute de l'Empire ottoman, en mettant fin à la « question d'Orient », change le système mondial des émotions.

## Les émotions de la deuxième mondialisation des années vingt

La Grande Guerre a déjà modifié le tableau en interrompant le processus de mondialisation économique et culturelle. Les émotions collectives ne manquent pas, mais elles restent nationales ou se « renationalisent » pendant le conflit. Même entre alliés, elles ont du mal à s'internationaliser, malgré toutes les propagandes sur « la fraternité d'armes ». À chacun son massacre et ses lieux de martyre : Verdun n'est pas si connu des Britanniques, chez qui au contraire la bataille de la Somme ou Passchendaele suscitent une émotion assez

<sup>27</sup> Discours prononcé par Anatole France, en Sorbonne, le 9 avril 1916, lors du meeting « Hommage à l'Arménie », in Anatole France, *Trente ans de vie sociale*, tome IV, Paris, Éditions Émile-Paul, 1973 (1<sup>re</sup> ed. 1949).

peu partagée par les Français. La joie du 11 novembre 1918 est explosive chez les Alliés et associés, mais elle s'exprime dans des espaces nationaux, même si on y déploie les drapeaux des uns et des autres. Le défilé de la Victoire à Paris, le 14 juillet 1919, est international, mais la fierté est française, à la mesure de la belle mise en scène qui la réveille et la stimule. Il est cependant un élément nouveau dans ces émotions nationales lorsqu'elles sont suscitées par des « atrocités » perpétrées par l'autre, les « atrocités allemandes » par exemple, si présentes dans la mémoire affective française : il ne s'agit plus d'une « barbarie » lointaine, celle des « sauvages » de la sphère coloniale ou celle de l'« Ottoman », mais du « barbare » proche, au sein de sa propre « civilisation ». L'émotion en est d'autant plus nationale, avec moins de connotation « civilisationnelle », contre l'ennemi voisin et héréditaire.

La guerre gréco-turque commencée en 1919 aurait pu, comme au XIX<sup>e</sup> siècle ou comme en 1915-1916, réactiver une émotion internationale à l'encontre des Turcs, surtout à l'occasion de leur entrée violente à Smyrne en 1922. Mais, comme en 1912-1913, la presse occidentale mentionne les atrocités dans les deux camps : celles des Turcs dans la ville de la mer Égée ont été précédées par celles des Grecs dans

la région pontique<sup>28</sup>. Non, Smyrne 1922 n'est pas Chios 1822 car l'identification avec les Grecs est moins aisée : qui veut mourir pour eux après la grande boucherie de 1914-1918 ? Et, surtout l'image de Mustafa Kemal n'est pas celle du « sultan rouge » et elle contribue déjà à changer celle de la Turquie. Celle-ci ne domine plus aucune région en Europe et cette extinction de la « question d'Orient », en même temps que l'évacuation des Grecs d'Asie mineure – qui s'inscrit dans leur mémoire sous forme de « Catastrophe » –, met fin au risque de massacre intercommunautaire et aux émotions « chrétiennes » de l'Occident contre le Grand Turc, récurrentes depuis les Croisades.

D'autres petites guerres suivent la Grande Guerre. Il y a bien quelques émotions transnationales de gauche ou d'extrême gauche en Europe chez les admirateurs du bolchévisme au moment de la guerre civile russe ou pendant la guerre russo-polonaise : le mouvement de soutien en faveur des marins révoltés à Odessa en 1919 ; puis, pendant l'été 1920, l'action des dockers britanniques, des ouvriers allemands et français pour empêcher les approvisionnements de

<sup>28</sup> Élise Spyrtos, « La défaite grecque en Asie mineure. L'incendie de Smyrne et le problème des réfugiés : histoire d'émotions nationales et internationales », mémoire de Master 2 sous la direction de Robert Frank, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2008.

la Pologne au moment où la contre-offensive soviétique vers Varsovie fait espérer à certains la victoire de la révolution partout en Europe. Mais, la plupart des émotions activées par les conflits de 1919-1923 sont nationales : en Italie, pendant l'affaire de Fiume, en Allemagne pendant l'occupation de la Ruhr par les troupes françaises et belges en 1923. On a longtemps sous-estimé l'ampleur et les conséquences à long terme de cette émotion allemande. Jacques Bariéty et Denise Artaud ont montré comment ce coup de force décidé par Raymond Poincaré a contribué à débloquer la situation sur le plan diplomatique pour obliger Britanniques et Américains à revenir dans le jeu et aider à trouver une solution pour le paiement des réparations. Mais, il convient de pousser plus loin l'analyse et mesurer l'impact émotionnel : au-delà des effets diplomatiques à court terme, le désastre psychologique a une incidence à long terme. Face à cette occupation violente et humiliante, le maréchal Hindenburg, le vainqueur de la bataille de Tannenberg en 1914, prononce des paroles qui impressionnent pour longtemps ses compatriotes, en jouant sur l'émotion la plus élémentaire, la haine :

« Il se faisait acclamer en prononçant un discours d'une violence inouïe dans lequel il proclamait devant la jeunesse allemande la nécessité de la

haine ! Haissez, haissez, s'est écrié en concluant le vindicatif maréchal [...]. Il est clair que, en osant nous présenter, la note à la main, à Essen et à Dortmund, comme un créancier exigeant, nous avons réveillé contre nous, dans toute l'Allemagne, des haines qui n'ont jamais été aussi fortes qu'aujourd'hui »<sup>29</sup>.

Cette « guerre froide franco-allemande »<sup>30</sup> est suivie d'une « détente » à partir de 1924 et surtout à partir des accords de Locarno de 1925, mais l'émotion de 1923, plus que celle de la défaite de 1918, laisse des traces durables dont Adolf Hitler a su profiter<sup>31</sup>.

Cela dit, ces années de stabilisation coïncident avec la deuxième mondialisation de l'histoire contemporaine qui, tout à la fois, prolonge la première, celle de la Belle Époque, et s'en différencie. L'essor des nouveaux médias – radio, disque, cinéma – favorise le développement d'un espace public plus mondial. Dans ce contexte, les émotions collectives gagnent en vitesse de diffusion et en intensité de transnationalisation. Si les émotions sportives restent le plus souvent nationales – immense est la

<sup>29</sup> Ludovic Naudeau, *L'illustration*, 27 janvier 1923.

<sup>30</sup> Selon l'expression de Jacques Bariéty et Raymond Poidevin, *Les relations franco-allemandes : 1815-1975*, Paris, Armand Colin, 1977, p. 240.

<sup>31</sup> Nicolas Beaupré, « Occuper l'Allemagne après 1918. La présence française en Allemagne avant l'apaisement de Locarno ou la continuation de la Grande Guerre par d'autres moyens », *Revue historique des Armées*, n° 254, 2009, p. 9-19.

joie française après la victoire de Carpentier sur Dempsey en 1920 –, les émotions musicales<sup>32</sup>, avec l'arrivée des musiques américaines et nord-américaines en Europe, sont authentiquement transnationales : elles transcendent les identités nationales. Il en est de même avec les émotions suscitées par les exploits humains – la traversée de l'Atlantique par Charles Lindbergh en avion en 1927 soulève partout des enthousiasmes plus grands à l'échelle planétaire que la traversée de la Manche par Louis Blériot en 1909. Les États-Unis sont davantage présents dans cette mondialisation, grâce à leur nouvelle puissance financière, au rôle de leurs fondations philanthropiques qui est plus important qu'avant 1914 et au début de « l'américanisation » que leur mode de vie commence à inspirer<sup>33</sup>. Nul doute que la création de la Société des

nations (SDN), change la donne, ainsi que celle des organisations qui lui sont rattachées, comme l'Organisation internationale du travail (l'OIT)<sup>34</sup> ou l'Office d'hygiène<sup>35</sup> : de nouvelles règles, de nouvelles normes sont instituées au niveau universel.

De nouveaux dialogues aussi. Dans ce contexte, la correspondance entre Albert Einstein et Sigmund Freud en 1932, publiée en 1933 sous le titre *Warum Krieg ?*<sup>36</sup> est extrêmement intéressante sur la question de la tension entre raison et émotion dans les relations internationales. La SDN et son Institut international de coopération intellectuelle ont invité le physicien à « un libre-échange de vues avec une personne de [son] choix ». Einstein, homme de science dont les directions de la pensée ne sont pas « de celles qui ouvrent des aperçus dans les profondeurs de la volonté et du

<sup>32</sup> Jessica C.E. Gienow-Hecht, *Sound Diplomacy: Music and Emotions in German-American Relations, 1850-1920* (Chicago: Chicago University Press, 2009); Anaïs Fléchet, « Aux rythmes du Brésil : exotisme, transferts culturels et appropriations. La musique brésilienne en France au xx<sup>e</sup> siècle », thèse sous la direction de Robert Frank, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2007 ; Sophie Jacotot, « "Danses modernes" des Amériques à Paris dans l'entre-deux-guerres : étapes de l'acculturation et formes de l'appropriation », in Anne Dulphy, Robert Frank, Marie-Anne Matard-Bonucci, Pascal Ory, (dir.), *Les relations culturelles internationales au xx<sup>e</sup> siècle. De la diplomatie culturelle à l'acculturation*, Bruxelles, PIE Peter Lang, 2010.

<sup>33</sup> Ludovic Tournès, *Sciences de l'homme et politique : les fondations philanthropiques américaines en France au xx<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2011.

<sup>34</sup> Alya Aglan, Olivier Feiertag, Dzovinar Kévonian, (dir.), *Humaniser le travail. Régimes économiques, régimes politiques et Organisation internationale du travail (1929-1969)*, Bruxelles, PIE Peter Lang, 2011.

<sup>35</sup> Céline Paillette, « De l'Office d'hygiène à l'OMS. Mondialisation et régionalisme européen dans le domaine de la santé, 1919-1954 », mémoire de Master 2 sous la direction de Robert Frank, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2010.

<sup>36</sup> Albert Einstein, Sigmund Freud, *Warum Krieg ?*, ouvrage publié simultanément en allemand, en anglais et en français par l'Institut international de coopération intellectuelle (une émanation de la SDN) en 1933. Voir *Pourquoi la guerre ?*, traduit de l'allemand par Blaise Briod, présenté par Christophe David, Paris, Éditions Rivages, coll. « Rivages Poche/ Petite Bibliothèque », 2005.

sentiment humain », choisit Freud pour sa « profonde connaissance de la vie instinctive de l'homme ». Et ce, sur la question qui lui apparaît « comme la plus importante dans l'ordre de la civilisation » : « Existe-t-il un moyen d'affranchir les hommes de la menace de guerre ? ». Pour amorcer le débat, il voit une solution rationnelle et raisonnable : l'acceptation par les États d'une organisation « supra-étatique » ou supranationale qui arbitrerait les conflits. Mais il sait que, pour l'efficacité d'un tel système, le droit a besoin de la force afin de faire appliquer les verdicts et que la SDN ne dispose d'aucun outil militaire, faute du consentement des États. Or, à l'intérieur de chaque peuple, seule une minorité, pour garder le pouvoir, empêche cet abandon partiel de souveraineté. Par « l'école, la presse et presque toujours les organisations religieuses », cette minorité « domine et dirige les sentiments de la grande masse ». Mais pourquoi celle-ci – y compris les gens les plus cultivés – se laisse-t-elle « enflammer jusqu'à la folie et au sacrifice ? », et comment modifier « le développement psychique de l'homme de manière à le rendre mieux armé contre les psychoses de haine et de destruction ? ». Freud répond que la violence est effectivement au cœur de l'humain et que son usage réglait, dans « les hordes primitives », les conflits d'intérêts

entre les hommes. Le droit est venu avec l'union des faibles contre le fort. Mais pour que cette alliance puisse fonder un ordre juridique stable et durable, il faut que se créent dans cette communauté d'intérêts des attaches d'ordre sentimental, des liens émotionnels, des processus d'identification « entre les membres de ce même corps ». C'est cette communauté d'affects qu'il convient de créer selon Freud, mais il a peu d'espoir de la voir naître bientôt à l'échelle de la SDN, même si celle-ci constitue un progrès. Dans l'opposition entre, d'une part, les pulsions de vie et d'amour (*Eros*) et, d'autre part, les pulsions de haine et de destruction, il faut, dit-il, avantager les premières pour dériver et canaliser les secondes – et non viser à leur impossible destruction –, en développant précisément les liens interpersonnels et les mécanismes d'identifications mutuelles. L'espoir de voir ce processus émerger ne peut résider que dans un autre processus : le « développement de la culture » – il préfère cette expression au terme de « civilisation ». Et Freud conclut que « tout ce qui travaille au développement de la culture travaille aussi contre la guerre »<sup>37</sup>.

Cette pirouette finale, faussement optimiste, ne cherche même pas à cacher une

<sup>37</sup> *Id.*

réponse fondamentalement pessimiste, sur le court terme du moins. Mais l'intérêt du texte de Freud est de suggérer un intéressant éclairage qui aide à faire la distinction entre le « supranational » et ce que nous appelons aujourd'hui le « transnational ». Ces deux niveaux dépassent le « national ». Mais le premier – toujours quelque peu utopique, même de nos jours – concerne « l'en-haut », les institutions, les pouvoirs, les idéaux, la raison, le surmoi collectif qui pourraient régner au-dessus des nations et les réguler ; le second, de l'ordre du social et du culturel – « l'en-bas » –, même si le politique n'en est pas absent, met en mouvement les relations interpersonnelles et les processus d'identification à travers les frontières qui permettent de transcender le « national ». Par exemple, aux yeux de Freud – mais disons-le dans notre langage contemporain –, il ne peut et ne pourra y avoir de pouvoir supranational, sans, au préalable, une accumulation de liens affectifs transnationaux : pas de raison supranationale sans émotions transnationales.

### **Le débat sur le transnational : les degrés de transnationalisation et de mondialisation**

Au total, ce modeste essai sur les émotions mondiales au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle

permet de contribuer au débat « sur » le « transnational ». Ce mot, très utilisé depuis quelques années, est rarement défini. Trop souvent, on définit les relations transnationales comme des relations non inter-étatiques : ce n'est pas très pertinent. Ce ne sont pas les États qui font la différence entre l'international et le transnational.

À ce titre, les émotions constituent un bon exemple. Elles se développent largement en dehors des sphères étatiques et elles ne sont pas toutes transnationales pour autant. Beaucoup franchissent les frontières, mais se nationalisent dans chaque espace national traversé et restent « internationales ». De même, la plupart des relations économiques, ainsi que beaucoup d'échanges culturels, ne sont pas transnationaux : certes, ils ne doivent pas grand-chose aux États et ne se font donc pas d'État à État, mais ils s'effectuent dans une relation qui reste d'espace national à espace national, de nation à nation. Les phénomènes et les rapports internationaux sont ou deviennent transnationaux lorsqu'il y a dépassement, nous l'avons vu, non point de la dimension étatique, mais des limites des identités nationales, lorsque se mettent en place des processus d'identification avec les « autres » qui passent par des mécanismes de transferts et de réappropriation. Par exemple, l'émotion internationale de

1822 s'est authentiquement transnationalisée, et le cri de Shelley le révèle bien : « Nous sommes tous des Grecs ». Cela ne signifie pas qu'il y ait « dénationalisation », que la dimension nationale disparaisse : l'émotion de 1876 est bien transnationale, mais Gladstone, qui participe à son développement, n'est pas dénué d'arrière-pensées qui relèvent de l'espace politique britannique et renvoient à sa rivalité avec Disraeli. Sortons de l'exemple des émotions : les relations culturelles passent au stade du transnational lorsque les effets de transferts et d'appropriation permettent de transcender le national ; de même, les groupes politiques au Parlement européen sont transnationaux car leurs membres sont certes bien nationaux, mais ils sont censés dépasser leur nationalité pour s'identifier au parti socialiste européen ou au parti populaire européen, ce qu'ils font plus ou moins bien d'ailleurs. On le devine, le transnational n'existe pas à l'état pur et le processus de transfert et d'identification avec d'autres est plus ou moins important selon les cas. L'important est donc de raisonner en termes de capacité et de degré de transnationalisation, de la même façon qu'il est possible de parler en termes de degré d'internationalisation ou de mondialisation. Le degré d'internationalisation d'un phénomène ou d'une action se mesure

par la capacité de traverser les frontières ; le degré de mondialisation est la capacité d'atteindre ou non le monde entier. Le degré de transnationalisation n'est pas en rapport avec l'étendue spatiale traversée ou avec l'extensivité, mais avec la capacité, en intensité, de transcender les espaces nationaux de référence.

Il serait bon de prolonger l'étude des émotions internationales après 1932 pour évaluer leurs capacités de franchir les frontières, de se mondialiser ou de créer des processus d'identification mutuelle. Quelques hypothèses peuvent déjà être avancées, fondées sur une distinction entre trois périodes.

De la crise des années trente et de l'avènement de Hitler jusqu'aux années soixante, s'opère une certaine démondialisation, du fait du cloisonnement de l'économie mondiale, des antagonismes idéologiques (fascisme et antifascisme, puis la confrontation Est-Ouest), et même de la décolonisation qui tend à nationaliser davantage les espaces. L'internationalisation des phénomènes s'accélère pourtant, du fait des progrès techniques des vecteurs de diffusion à travers les frontières : à partir de la guerre d'Espagne, la photographie de presse montre encore plus directement la guerre, car les images ne sont plus des

reconstitutions *a posteriori*, prises après la bataille, mais le résultat de reportages sur le front, au cœur des combats ou presque. Puis, à partir des années 1950 et 1960, il y a, surtout, la montée en puissance de la télévision. Les émotions transnationales existent, fondées essentiellement sur l'indignation et/ou la peur, mais les processus d'identification se cognent aux frontières de la guerre des idéologies ou de la guerre tout court, de la guerre civile espagnole à la Guerre froide : Guernica (1937), les coups de force de Hitler (mars 1935-mars 1939), la défaite de la France en 1940, Pearl Harbor (1941), la prise de Singapour (1942), Stalingrad (1943), Hiroshima (1945), le coup de Prague (1948), le blocus de Berlin (1948-1949), Budapest (1956), la construction du mur de Berlin (1961), Prague (1968).

À la fin de cette période, pendant les années soixante, plusieurs tournants peuvent être observés, montrant que le processus de transnationalisation s'effectue dans un monde qui commence à se décroquer : l'émergence du Tiers-monde, conduit au début du décentrement par rapport à l'Occident, voire par rapport à l'Ouest et à l'Est, et donc à un regard moins nordiste et plus sudiste ; les guerres du Moyen-Orient, la crise de Suez de 1956, la guerre des Six Jours de 1967, peuvent ainsi susciter des

émotions transnationales contraires dans le Sud, où elles sont désormais médiatisées à large échelle, faisant vibrer une caisse de résonance autre que celle des espaces publics du Nord, jusqu'alors dominants ; les émotions musicales, mises en scène dans les grands festivals *pop*, comme celui de Woodstock en 1969, créent des liens transnationaux entre les jeunes contes-tataires de ces « années 68 », au-delà des barrières entre l'Ouest et l'Est, le Nord et le Sud ; enfin, la guerre du Biafra, de 1967 à 1970, la guerre américaine du Vietnam, de 1964 à 1973, et ses horreurs photographiées<sup>38</sup> ou télévisées, font que, pour la première fois en Occident, la compassion pour « l'autre », l'enfant biafrais qui meurt de faim ou la petite Vietnamiennne brûlée au napalm qui court, nue, les bras écartés, sur la route, est un acte d'identification non point à un « autre proche », mais à un « autre » hors de la sphère occidentale, voire à un « autre » de l'autre camp, radicalement autre, un « autre » universel et déjà mondialisé.

Des années soixante-dix à nos jours, période qui correspond à la troisième mondialisation, les processus de transnationalisation s'intensifient et ne trouvent quasiment

<sup>38</sup> Voir sur l'impact de la photographie : Susan Sontag, *Devant la douleur des autres*, traduit de l'anglais par Fabienne Durant-Bogaert, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 2003.

plus de limites dans le monde. La crise des grandes idéologies abaisse nombre de barrières ; plus grande est la sensibilisation aux droits de l'homme et aux causes humanitaires, et l'essor de nouvelles ONG donne un poids plus important à la société civile dans les relations internationales, pendant que la révolution informatique, puis l'internet font prendre conscience de l'existence d'un « village planétaire » (*global village*), tel que McLuhan l'a popularisé dès les années soixante. Les émotions collectives contribuent à ces mutations en même temps qu'elles en sont l'objet. Il y a d'abord les émotions qui marquent la fin de la confrontation Est-Ouest, depuis les *boat people* au large du Vietnam unifié de force par les communistes, jusqu'aux bouleversements de 1989-1991. Puis, les émotions post-Guerre froide se caractérisent par leur intensité et leur variété. Celles qui sont déclenchées par l'action de tyrans qui violent le droit international ou se livrent à des actes particulièrement cruels, paraissent légitimer des interventions armées en Irak, en Somalie ou en ex-Yougoslavie, au nom de la démocratie désormais triomphante après la chute de l'URSS. Le deuil mondial sans précédent provoqué par la mort de Diana, le 31 août 1997, est d'une autre nature, révélant à travers l'identification avec la « princesse du peuple », un jeu de

crises identitaires sociales, à des échelles emboîtées, celle de la Grande-Bretagne, du monde britannique et du monde tout court. Quant à l'énorme choc émotionnel du 11 septembre 2001, provoqué par les attentats d'*Al-Qaïda*, il déclenche une brève et puissante onde de transnationalisation qui vaut à l'éditorialiste Jean-Marie Colombani de lancer dans *Le Monde* daté du surlendemain de l'événement un cri typiquement transnational : « Nous sommes tous Américains », comparable à bien des égards à celui de Shelley en 1822. Il n'est pas certain que cette mondialisation de l'émotion transnationale soit complète, puisque des scènes de joie, même si elles sont rares, ont pu être observées dans les territoires occupés de Palestine. Bref, si le système mondial de communication des émotions reste longtemps dominé par l'Occident – de ce point de vue, il n'y a guère de différences depuis le XIX<sup>e</sup> siècle –, une brèche est cependant ouverte par la révolution d'internet qui véhicule des voix différentes et par une chaîne télévisée comme *Al Jazeera* : lancée au Qatar en 1996, elle est capable d'activer dans le monde musulman des émotions collectives différentes des émotions occidentales et de se faire l'écho de revendications islamistes, mais aussi de servir de vecteur de diffusion du « printemps arabe » en 2011.

Il reste beaucoup de travail à faire à la fois sur cette problématique des « émotions » et sur celle des processus de transnationalisation et de mondialisation. Disons seulement un dernier mot sur un certain paradoxe européen. En matière de gouvernance, malgré ses faiblesses, l'Europe est certainement la région du monde la mieux structurée grâce à la construction européenne. Or, les émotions proprement « européennes » sont plus faibles et moins nombreuses que les émotions nationales – ce qui se comprend –, mais plus faibles et moins nombreuses aussi que les émotions mondiales, alors que le monde n'a pas de structures politiques de gouvernance comparables à celles de l'UE. Il en est de même pour l'espace public, porteur de ces émotions collectives : l'espace public européen, c'est-à-dire un espace européen de délibération et de circulation des idées, des pratiques, même s'il commence à émerger, fait pâle figure face aux espaces publics nationaux et à l'espace public mondial<sup>39</sup>. La

crise actuelle de la dette le démontre bien : bien faible est la solidarité des Européens à l'égard des Grecs pour lesquels ils veulent payer le moins possible et auxquels ils imposent un plan draconien qui ruine la population, suscite sa colère, risque de tuer le malade et de mettre finalement en péril l'euro qu'il est pourtant censé sauver. Il y a bien ici et là en Europe des manifestations au cri de « Nous sommes tous des Grecs ». Mais elles sont jusqu'à maintenant rares et peu suivies. La capacité d'identification des Européens au peuple hellénique serait-elle plus faible qu'à l'époque de Shelley ? En tout cas, l'Europe intergouvernementale, pourtant si impuissante, a de beaux jours devant elle si une communauté européenne d'affects, pour paraphraser l'expression de Freud, ne se développe pas davantage : pas d'Europe supranationale, sans émotions transnationales en Europe, sans émotions européennes.

---

<sup>39</sup> Robert Frank, Hartmut Kaelble, Marie-Françoise Lévy, Luisa Passerini (dir.), *Un espace public européen en construction, des années 1950 à nos jours*, Bruxelles, PIE. Peter Lang, 2010.